

COMMUNISME...

Aux dires de nos adversaires sincères ou intéressés, la société communiste anarchiste que nous voulons établir est impossible; c'est une utopie, comme ils disent avec emphase. Ce qui semble leur donner un brin de raison, c'est quand ils nous citent les malheureux essais de sociétés communistes qu'on retrouve par ci par là. Presque tous ces groupements, entrepris par des gens très justement persuadés qu'il faut passer de la théorie à la pratique, disparaissaient, hélas! après un temps plus ou moins long. Au début, tout marchait à merveille, les adhérents étaient plein d'ardeur, ils défrichaient, cultivaient souvent un sol des plus ingrats, surmontaient mille obstacles. Malgré cela, au bout d'une ou de plusieurs années la récolte se faisait parfois maigre, des difficultés de voisinage forcé surgissaient, la misère s'amenait, et les convaincus se dispersaient, n'ayant pas perdu en général la foi en leurs idées, mais certains qu'il est impossible de former un noyau bien socialiste dans une société humaine qui est tout l'opposé et où l'antagonisme bête et destructeur des personnes est la règle. Puis, il faut le dire fréquemment, ceux qui faisaient ces essais transportaient dans leur nouvelle association les habitudes de la vieille société. On peut, en effet, être libre de tous préjugés intellectuellement, mais l'éducation actuelle, que nous recevons tous, nous fausse tellement le caractère, que, dans les actes, le bourgeois tend toujours à percer. Si les enfants, dès le plus tendre âge, étaient élevés dans un milieu communiste anarchiste, cela ne se produirait pas, car ils ignoreraient les vices de la propriété et de l'autorité et n'auraient aucun intérêt d'y recourir. C'est certain. En outre, pour en revenir à nos groupements, sous prétexte de liberté, on ne pouvait empêcher certaines brebis galeuses de s'y introduire; elles provoquaient là la désorganisation à bref délai.

Voilà, en peu de mots, les causes d'insuccès des essais communistes de Brook-Farm, dans la Nouvelle-Angleterre; de Cecilia, au Brésil, qui se poursuivit de 1890 à 1894; de Clonsden Hill-Farm, près de Newcastle, dont l'initiateur fut un tailleur anglais, Kops, en 1895; de la colonie dissidente icarienne, dans l'État d'Iowa, de 1876 à 1886, très prospère un certain moment. Mais l'histoire de ces groupes, intéressante au possible, n'est pas notre affaire, aujourd'hui. Examinons plutôt ce que peuvent donner des humains dont la vie, dès le berceau, s'imprégna de nos conceptions politiques et économiques - je veux parler de certaines peuplades de la presqu'île d'Alaska qu'on nomme les Aléoutes, puis des Doukhobors, récemment émigrés au Canada.

Les Doukhobors, si je suis bien renseigné, furent au nombre de 20.000; originaires de Russie, ils furent beaucoup persécutés et échouèrent enfin au Canada où ils sont environ 7.000 actuellement. Leur idée est de s'organiser en communautés autonomes d'où l'autorité et la propriété soient bannies. Ils sont, on le voit, communistes-anarchistes. Mais, si comme nous, ils veulent l'abolition de toutes les formes d'oppression, ils reconnaissent par contre la puissance de Dieu, que nous nions hautement, éclairés par la science. Encore faut-il préciser, car, pour eux, Dieu représente leur idéal - l'amour du prochain - plutôt qu'un être parfait, infini, absolu, mots qu'ils ne comprendraient, probablement, pas mieux que nos profonds théologiens et sublimes métaphysiciens. Malheureusement ce Dieu (leur dernier préjugé) les conduit à la résistance passive: ne pas se défendre en cas d'attaque leur semble le comble de l'amour, et c'est ainsi qu'ils se nient eux-mêmes. Ne jamais prendre l'offensive c'est très bien, et c'est pour cela que nous sommes anarchistes, mais pratiquer énergiquement la résistance active, s'il y a lieu, c'est aussi bien, car l'individu doit, se faire respecter.

Quoi qu'il en soit, dernièrement, les Doukhobors eurent des différends avec le gouvernement du Canada, très libéral à ce que j'ai voulu me laisser dire, qui s'est cru obligé de démontrer sa nocuité obligatoire. Voici quelques passages d'une longue lettre qu'ils écrivirent au mois de juin 1900 aux édiles de ce pays. Ils y critiquent avec un bon sens merveilleux les survivances néfastes de notre société qui perpétuent le désordre, comme les faits le leur ont montré; ils y soulèvent aussi les principes vitaux sans lesquels il leur paraît impossible de vivre solidairement.

«...1- Il est d'usage chez vous que tout colon âgé de dix-huit ans puisse choisir un lot parmi les terres inoccupées et le faire inscrire à son nom, le lot devient alors sa propriété personnelle. Nous ne pouvons en agir ainsi et considérer ce terrain comme propriété particulière. La terre, qui n'est point le fruit du travail de

l'homme, ne peut être considérée comme sa propriété. Formée pour le bien de tous, elle doit être à la disposition de tous ceux qui la font produire par le travail de leurs mains. N'est-ce pas de l'asservissement de la terre et de sa division entre différents individus ou différents peuples que naissent les querelles entre frères et les guerres entre nations? N'est-ce pas cela aussi qui a partagé le monde en deux classes, celle des maîtres et celle des esclaves? Des dissensions, se sont déjà glissées parmi nous par le fait de la division du terrain entre nos différents villages. Que serait-ce s'il devait être divisé entre les individus? Pour prévenir de pareils maux, nous sommes décidés à en revenir à nos principes et à considérer toutes les terres qui nous ont été concédées comme bien commun de la colonie entière».

«...2- Dans votre pays, pour qu'un mariage soit considéré comme légal, il est obligatoire de le faire inscrire dans les registres de la police avec paiement de deux dollars. Chez vous le divorce, sous peine de prison, ne peut être prononcé que par une cour de justice. Nous ne pouvons pas non plus nous soumettre à ces règlements et nous ne croyons pas que l'union conjugale devienne légitime par le seul fait qu'elle a été inscrite dans un registre et payée de deux dollars. Nous trouvons au contraire que cette transaction rabaisse le mariage et en détruit la vraie signification».

«...3- Dans votre pays, il est obligatoire d'inscrire dans les registres de la police tous les décès et toutes les naissances. Nous ne comprenons pas l'utilité de cette mesure et ne pouvons donc pas nous y soumettre. L'inscription dans l'un de vos registres ne peut ni raccourcir, ni prolonger la vie d'un homme».

Tous commentaires à ces superbes déclarations seraient superflus. Ce qu'il y a de vraiment beau chez ces gens, c'est qu'ils pratiquent leurs idées avec un naturel que nous pouvons leur envier. En Russie, leur colonie fut des plus prospères. Les jeunes gens, appelés au service militaire, refusèrent catégoriquement de faire l'apprentissage de tueurs d'hommes, et brisèrent leurs fusils. On refoula toute la bande dans le Caucase, et là, grâce à leur communisme anarchiste, où l'individu libre travaillait avec le plaisir qui accompagne toute besogne librement choisie, ils se développèrent encore plus. Les cosaques du bon czar en tuèrent la moitié, parce qu'il ne faut pas, paraît-il, que des gens soient heureux. Aujourd'hui, si le gouvernement canadien refuse de ne pas se mêler de leurs affaires, ce sera la disparition définitive de cette vaillante cohorte; plusieurs milliers des meilleurs de ce monde seront perdus pour l'humanité, grâce à l'autorité, que nous n'avons peut-être, après cela, pas tort de haïr.

Passons aux Aléoutes. Voici ce que dit Élie Reclus dans son magnifique ouvrage *Les Primitifs* (p.129):

«...La théorie de la rente qui domine notre civilisation occidentale, le capital se reproduisant à perpétuité et multipliant par le travail d'autrui... quelle monstruosité pour ces gens de bonne volonté, qui prêtent volontiers, tout, outil ou instrument dont ils n'ont pas un besoin immédiat, auxquels il ne vient pas même l'idée de se faire indemniser, si l'emprunteur a perdu ou endommagé l'objet! Bien plus, qu'un chasseur ne puisse relever les pièges qu'il a tendus, qui les ira visiter aura le gibier. Pour prendre du poisson, les étrangers eux-mêmes peuvent profiter des barrages qu'ils n'ont ni établis ni installés.

Que diraient de ces mœurs Terre-Neuve, Saint-Pierre et Miquelon? Tout gibier exceptionnel, gros comme la baleine, ou d'espèce rare, appartient à la communauté; on s'arrange de manière que tous y participent. Il est rare qu'un chef de famille possède autre chose qu'une barque et un traîneau, ses vêtements, ses armes et quelques outils.

Communistes sans le savoir, les Inuits n'ont que les rudiments de la propriété privée qu'ils savent pourtant si bien respecter. Vivant en des plaines de neige, vaquant en compagnie à la plupart de leurs travaux sur la mer, la grande, vaste et mobile mer, qu'on ne saurait découper en lots et lopins, parceller en domaines, le partage égalitaire qu'ils font de leurs produits constitue une assurance mutuelle, sans laquelle ils périraient les uns après les autres. Tout phoque capturé est réparti, au moins en temps de disette, entre tous les chefs de famille. S'ils ne font pas les portions strictement égales, c'est qu'ils attribuent les plus grosses aux enfants; les adultes n'ont plus rien depuis longtemps, que les mioches reçoivent encore quelque chose.

Le fond du caractère est si bien communiste, que tout Esquimau qui arrive à posséder quelque chose se fait gloire de tout donner, de tout distribuer, disant, lui aussi, qu'il est plus heureux de donner que de recevoir».

Retenons de ce tableau charmant ces mots de l'auteur: le partage égalitaire que les Aléoutes font de leurs produits constitue une assurance mutuelle, sans laquelle ils périraient les uns après les autres. Donc voilà une tribu fixée en un endroit où les conditions telluriques, climatiques, économiques sont si mauvaises, que seule une grande solidarité entre les habitants peut en garantir l'existence; cette solidarité se traduit par le communisme, se résumant en la formule: *De chacun selon ses aptitudes, à chacun selon ses besoins*. Si le communisme est la condition de vie de ces pauvres gens, à combien plus forte raison n'amènerait-il pas

une éclatante intensité de vie dans nos parages mieux favorisés par la nature, s'il y était pratiqué? Mais il est entendu que le communisme anarchiste est impossible. Ce deuxième exemple le prouve encore...

Hâtons-nous d'ajouter, en faveur de nos civilisés, que comme les Doukhobors, les Aléoutes s'en vont. Trois générations de chrétiens et de commerçants ont suffi pour épuiser le pays et le saigner à blanc. En 1791, Chélikdy les évaluait à 50.000; en 1860, on en compte 2.000. Et voilà comment un peuple, si doux, si bien porté à la justice et à l'équité, fut subjugué, fustigé, décimé, détruit. Quel crime abominable!

Mais le communisme renaîtra. Sur les décombres de la vieille société bourgeoise capitaliste, autoritaire, marâtre et meurtrière, travaillons à l'établir. Les exemples précédents nous montrent que ce n'est point là une utopie, et que nous n'aurons rien à regretter.

Octave DUBOIS.
